



© SciWest Photography/shutterstock.com

3. LES ÉLÉPHANTS MORTS, même à l'état de squelettes, suscitent de fortes réactions chez leurs congénères. C'est un phénomène unique dans le monde animal. Si d'autres espèces, tels les chimpanzés, manifestent un certain intérêt pour leurs congénères morts ou mourants, elles s'en désintéressent quand le corps commence à se décomposer.

Après le binôme mère-petit, l'unité sociale la plus fondamentale est le groupe familial, qui se compose de femelles adultes étroitement apparentées et de leur progéniture (les jeunes mâles quittent ce groupe quand ils sont âgés de 9 à 18 ans, et vivent alors en bandes). L'échelon suivant est le groupe de liaison, qui se compose de plusieurs familles également apparentées, mais moins étroitement que les membres d'un groupe familial. Vient ensuite le clan, qui comprend tous les éléphants partageant leur territoire pendant la saison sèche. Ce territoire est variable et souvent immense, atteignant des milliers de kilomètres carrés dans les savanes africaines. Les groupes d'un clan s'y rencontrent régulièrement, de sorte que chaque individu entre en contact avec un grand nombre d'animaux plus ou moins proches socialement, génétiquement et géographiquement.

Les éléphants manifestent alors des comportements sociaux complexes, qui traduisent des capacités cognitives élaborées. Un exemple est la réaction aux individus morts ou mourants. La plupart des animaux leur témoignent peu d'intérêt, mais les éléphants sauvages y réagissent de façon spectaculaire, parfois même quand ils appartiennent à d'autres espèces. Quand un congénère est malade, mourant ou mort,

Les éléphants ont-ils conscience d'eux-mêmes ?

Le test du miroir consiste à tracer une marque sur le front d'un animal à son insu, puis à le placer devant un miroir. S'il touche son front et non le miroir, cela signifierait qu'il a conscience de lui-même. Des chercheurs ont rapporté que les éléphants réussissent ce test, mais ces résultats sont controversés, notamment parce qu'on peine à les reproduire.

les pachydermes approchent le corps dans un silence inhabituel, le touchent avec la trompe, essaient de le redresser ou de lui mettre de la nourriture dans la bouche, le défendent contre les prédateurs... Une fois assurés qu'il est mort, ils le couvrent de terre et de végétation, comportement qu'ils adoptent également envers des humains décédés.

Les chimpanzés réagissent aussi de façon intense à l'égard d'individus morts (qu'ils peuvent frapper et traîner de façon craintive et agressive, ou, à l'inverse, toucher et toiletter doucement), mais ils s'en désintéressent quand le corps commence à se décomposer. Les éléphants, eux, sont sensibles même aux os ou aux défenses de leurs congénères, comme l'a montré en 2006 l'équipe de K. Mc Comb. Ils reniflent ces restes, les touchent et placent délicatement leur pied dessus, tout en leur témoignant un grand intérêt par rapport à celui qu'ils portent aux squelettes d'autres grands herbivores.

On ignore ce que les éléphants saisissent exactement de la mort, mais leurs réactions suggèrent une certaine compréhension du sens de ces restes. En revanche, l'existence de cimetières d'éléphants n'est qu'un mythe. Ce dernier est sans doute né de la découverte de grandes concentrations de carcasses, qui peuvent s'expliquer par des épisodes de sécheresse ou de chasse intensive.

Autre faculté cognitive élaborée, la « théorie de l'esprit » : il s'agit de la capacité d'imaginer ce que les autres ressentent, pensent, savent ou veulent. Dès l'enfance, nous l'utilisons presque constamment lorsque nous dialoguons avec d'autres personnes. Nous pouvons ainsi prédire et comprendre leur comportement, saisir leur point de vue, coopérer sur un travail complexe, ou les renseigner sur un point que nous savons peu clair pour elles.

La théorie de l'esprit est-elle l'apanage de l'homme ? Le débat est vif, et de plus en plus de spécialistes de la psychologie animale l'attribuent aussi à d'autres espèces, tels les grands singes ou les dauphins. Plusieurs travaux suggèrent que les éléphants en sont également dotés. Dans une étude publiée en 2008, L. Bates et ses collègues ont analysé près de 250 observations recueillies au cours de 35 années d'étude sur des éléphants sauvages. Ces derniers se comportent comme s'ils étaient dotés d'une empathie équivalente à celle

des humains. Ils forment des alliances sociales (des individus s'unissent contre un ou plusieurs congénères agressifs), réconfortent les autres, récupèrent les éléphanteaux séparés du groupe, adoptent les orphelins ; ils aident les autres quand ils sont tombés, embourbés ou coincés dans un trou ; ils retirent les lances (ou les fléchettes tirées par des vétérinaires) plantées sur leurs congénères... Pour savoir qu'un autre éléphant a besoin d'aide – et quel type d'aide est approprié –, ils doivent, dans une certaine mesure, comprendre le point de vue de cet individu.

En outre, une équipe comprenant notamment L. Bates et l'un d'entre nous (R. Byrne), a montré en 2010 que les éléphants se transmettent certaines connaissances. Ainsi, quand une jeune femelle est sur le point d'avoir ses premières chaleurs, les femelles apparentées les plus âgées agissent parfois comme si elles étaient elles-mêmes sexuellement réceptives. Elles tiennent la tête et la queue hautes, marchent d'une façon caractéristique et se montrent tactiles avec les mâles. Elles manifestent ce comportement même en dehors de leurs propres périodes de chaleurs, comme pour montrer à la novice l'attitude à adopter.

Une autre expérience a été réalisée en 2011 par Joshua Plotnik, de l'Université Emory, aux États-Unis, et ses collègues. Ils ont montré que les éléphants d'Asie peuvent coopérer pour atteindre un objectif commun : deux éléphants devaient tirer sur une corde simultanément pour approcher une table poussant devant elle deux bols de nourriture. Si un seul animal tirait, la corde glissait et aucun n'accédait aux aliments.

Là encore, ces comportements suggèrent que les éléphants peuvent adopter le point de vue des autres, c'est-à-dire qu'ils ont une théorie de l'esprit – même si de façon générale, la coopération entre deux animaux n'implique pas nécessairement qu'ils aient une telle capacité.

Des cartes d'identité olfactives

Du fait du grand nombre d'individus auxquels ils sont confrontés dans leur riche organisation sociale, les éléphants ont aussi développé des capacités spéciales pour identifier les autres individus et s'en souvenir. Ils les classent en tant qu'individus et pas seulement par groupes d'appartenance. Dans une étude conduite au parc

national d'Amboseli en 2008, l'équipe de L. Bates a déposé de la terre trempée d'urine sur le chemin d'un groupe d'éléphants en migration (ces animaux se déplacent constamment, afin de trouver des sources d'eau et de nourriture) et ont observé leurs réactions. Les animaux réagissaient plus fortement, flairant le sol plus souvent et plus longtemps, quand l'urine provenait d'un membre de la famille.

Les éléphants ne reconnaissent pas seulement une sorte de « parfum de famille », mais distinguent chaque individu. En effet, les chercheurs ont comparé les réactions des éléphants face à l'urine d'un individu situé à l'avant du groupe en déplacement (et donc susceptible d'avoir déjà uriné à cet endroit) et face à celle d'un individu situé loin derrière. La différence était tout aussi forte : la première femelle qui détectait l'odeur la flairait plus longtemps et plus souvent quand c'était celle d'un congénère situé derrière elle, comme si elle s'étonnait de trouver à cet endroit l'odeur d'un individu qui n'y est pas encore passé.

Ainsi, les éléphants distinguent chaque individu à l'odeur et gardent en mémoire sa position par rapport à eux dans le groupe. Ils seraient capables d'identifier tous les



4. LES ÉLÉPHANTS COMPRENNENT spontanément le geste d'un humain qui pointe un objet du doigt : dans la plupart des cas, ils se dirigent vers le seau pointé par l'expérimentatrice pour chercher de la nourriture. Cela illustre leurs grandes capacités naturelles à communiquer et à comprendre les autres, au moyen de signaux visuels, chimiques et auditifs.

© Anna F. Smet et Richard W. Byrne